

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
Ciné-Club

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68b, p. 44-45

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Ciné-Club

Voici une brève chronique des deux derniers films projetés après Pâques :

Le 20 avril 1972 : « **Les Enfants terribles** » de J.-P. Melville

D'étranges adultes-enfants vivent une histoire qui oscille du comique au tragique le plus irrémédiable dans un monde très surprenant : Jean-Pierre Melville, un des premiers remous de la nouvelle vague cinématographique française, a porté à l'écran les *Enfants terribles* de Jean Cocteau. Il l'a fait parfaitement, fidèlement, aidé d'ailleurs par Cocteau lui-même, qui lit certains passages de son livre ; sa voix sèche domine tout le film, lui donnant peut-être une dimension de tragique et d'intériorité.

Une jeune fille simultanément capricieuse et sérieuse, un garçon maladif et fort à la fois, frère et sœur liés par une longue enfance de complicité et de rites mystérieux, de tristesse aussi (ils sont pauvres et n'ont pas de père) ; ils arrivent au seuil de l'âge adulte quand leur mère meurt. Un autre garçon, une autre orpheline, plus ou moins brimés par la complicité des deux premiers, un accès brutal et inattendu à la fortune, un chassé-croisé d'amoureux, transformé en tragédie par le réflexe féminin de détruire plutôt que de perdre ce que l'on aime, pourrait composer l'argument du film. Mais sa force et sa valeur tiennent surtout au monde merveilleux de l'enfance fait d'insouciance et d'illogisme, à l'intuition et au machiavélisme d'une femme, sans oublier la fidélité de Melville au magnifique roman de Jean Cocteau.

Le 4 mai 1972 : « **A bout de souffle** » de Jean-Luc Godard

Ce film est le manifeste de la nouvelle vague. Il annonce une époque où tout est permis, il déchaîne des tempêtes de mépris et d'enthousiasme. Désirant rompre avec le cinéma traditionnel, Godard nous offre un film d'aspect décousu, peu soigné, dont les cadrages et les raccords choquent l'esthétique, dont les dialogues, aussi bien que la musique-bruitage, sont confus. Il nous montre une sorte de voyou, porté par la vie dans un sens peu encourageant : après avoir, « sans le faire exprès », tué un gendarme, Michel Poiccard (l'excellent Belmondo) monte à Paris dans

l'espoir de toucher de l'argent, fruit de quelqu'autre histoire douteuse, et de convaincre Patricia, pauvre petite intellectuelle américaine (Jean Seberg), de partir en Italie avec lui. Cette mince quête d'absolu s'achèvera sur un passage clouté, avec quelques balles décisives dans les reins.

C'est une histoire lamentable, mais c'est un film riche : d'abord parce que les deux personnages peuvent être très émouvants (malgré la volonté de distanciation de Godard), ensuite parce qu'est foncièrement juste et honnête la croisade menée par Godard contre les faux rapports et l'hypocrisie, contre le conditionnement du public et l'aliénation du cinéma.